

LA PORTE

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Romain Bert

La porte

(sous-titre éventuel)

TABLE DES CHAPITRES

<i>Instructions préalables</i>	8
<i>Rideau</i>	10
<i>Un jeudi</i>	12
<i>Assis sur une chaise</i>	14
<i>Le mètre ruban</i>	16
<i>Habiter</i>	18
<i>Le Liondent d'automne</i>	21
<i>Tunnel</i>	22
<i>Comme un jour de pluie</i>	23
<i>Envol</i>	25
<i>De père non dénommé</i>	29
<i>De nuit</i>	32
<i>Coeur rouge</i>	34
<i>C'est fait, ce n'est plus à faire</i>	36
<i>« Êtes-vous heureux ? »</i>	38
<i>Sans contexte</i>	42
<i>Saint-Pol-Roux</i>	46
<i>Table des matières</i>	50
<i>.rar</i>	51
<i>Sébastien</i>	53
<i>Notes sur Sébastien (1)</i>	55
<i>Le dormeur</i>	62
<i>Odeurs, parfums</i>	64
<i>Sonorités</i>	66
<i>De nuit 2</i>	68

Instructions préalables

- si vous lisez ce texte, c'est que ce modèle s'est ouvert sur votre traitement de texte, bravo !
- on a choisi par défaut une police Garamond, présente sur l'ensemble des ordinateurs, mais vous pouvez bien sûr en changer ;
- format choisi par défaut : livre de poche, 7 x 8 pouces ;
- récemment, sur le Patreon Tiers Livre, [cette vidéo d'appui](#) sur comment utiliser styles, marges et tables de Word, vous y référer (vaut pour l'ensemble des traitements de texte) ;
- copier-coller une par une, dans l'ordre qui vous semble le mieux adapté, l'ensemble de vos contributions pour le cycle, aucune référence à la consigne originelle, mais veillez au titre !
- une fois tout transféré dans ce document, actualiser la table des matières (clic droit), vérifier votre mise en page et l'affiner si besoin via le menu « styles » ;
- bien sûr tous ajouts, toutes corrections, toutes amplifications complémentaires bienvenues !
- important : faire « enregistrer sous » en veillant à ce que votre nom figure dans le titre du fichier !, formats pris en compte .docx, .pages, .odt etc ;
- me le transmettre par mail (pas pdf, mais formats ci-dessus !).

Je glisse. Quitte Amnios et Chorion. Voit un point lumineux. Par le sommet du crâne, j'entre dans un halo nébuleux où résonnent des voix comme on parle dans un cornet de papier ou dans une bassine en plastique. Je réponds par un cri, les poumons pleins. Ma première expiration à l'air libre.

Deux mains me saisissent sans que je sache si
elles sont froides ou chaudes. Posé sur une matière
douce non loin duquel bat un cœur.
Je suis de l'autre côté du décor

des coulisses à la scène

Un jeudi. Descendre du train après avoir lu quelques pages du livre du moment : Neiges de printemps de Yukio Mishima. Ne pas avoir écrit dans le train ; ne pas pouvoir en expliquer la raison. Jeudi, jour et horaire du train corail : un sentiment de partir en vacances. Marcher le long du quai jusqu'à la gare. Faire la sourde oreille en entendant le message d'alerte sécurité.

Premier Escalator.

Deuxième Escalator ou escalier ?

Escalier.

Marche après marche. Ne pas se presser, encore un peu de temps, toutefois aucune possibilité de le retenir, ne pas non plus le regarder filer. Une partie de la rue de Rennes à descendre. Prendre un petit déjeuner en chemin. Les portes cochères du numéro cent douze, ne plus s'en intimider. Des bonjours auxquels répondre et en dire aussi à la volée, plus beaucoup de temps pour se retarder. Signer le registre et discuter quelques instants avec la gar-

dienne, retenir la conversation pour ne pas trop la prolonger même si une envie d'aller plus avant en cette période pré-électorale ; sentir une retenue à ce sujet, une suspension, une maîtrise de vocabulaire comme un secret à respecter, un devoir de réserve ou rester d'humeur, neutraliser, retarder les questions du vivre ensemble, en faire seulement l'expérience avec sa propre boîte à outils. Ecrire son nom, son prénom, la salle à occuper, l'organisme rattaché, l'heure d'arrivée, l'heure de départ et signer dans la dernière colonne proche du bord du cahier. Ne pas emporter le stylo. Se souhaiter une bonne journée, refermer la porte, en ouvrir une autre toujours difficile à tirer, peut-être rappeler d'en huiler les gonds. Se laver les mains au gel hydro-alcoolique. Dans la salle, beaucoup de monde, plus que les autres jeudi : besoin de se détendre en période pré-électorale ? Des bonjours comme un seul.

Assis sur une chaise

Rouge. L'œil immédiatement se poserait à cet endroit précis de la pièce. Quelques tomates bien mures au centre de la cuisine. À côté un melon crevé. Le tout sur un plateau en argent comme on en mettrait sur la table les dimanches. Une tasse à café rouge et encore du rouge : Indian Rain Forest, un encens. On sentirait presque l'odeur du reste de la pâté du chat dans la petite assiette en bout de table, des bocaux de noisettes, de feuilles de tilleul et de cannelle. Le liquide vaisselle au citron et le café, la boîte ouverte. On entendrait le ronronnement du frigidaire et les oiseaux par la porte-fenêtre. Une chaise en bois bleu, une autre chaise blanche, une autre chaise bleu ciel et la mienne dont je ne pourrais voir la couleur.

Le mètre, je crois que l'on appelle cet objet, un mètre ruban. C'est bien utile. Il est toujours dans le tiroir et mesure trois mètres. Rentrer un objet de trois mètres dans un tiroir, j'aimerais rencontrer la personne qui a pensé à enrouler une longueur de trois mètres pour que cela entre dans un tiroir. Le mètre ruban que voici est un outil, oui je peux dire que c'est un outil. Il est constitué d'un ruban long de trois mètres enroulé sur lui-même et enfermé dans une boîte en plastique. Au bout se trouve un cran en acier plus dur que le ruban pour éviter que toute sa longueur ne disparaisse dans la petite boîte, afin de pouvoir en rattraper toute la longueur, simplement en tirant. Il n'est pas si simple à l'usage, car il ne faut pas le laisser s'échapper lors d'une mesure ; en lâcher l'extrémité peut avoir des conséquences désagréables ; sa rigidité ne permet pas que l'on s'énerve, tout au plus pouvons-nous jeter la boîte tout entière. Pour remédier au problème de laisser échapper le mètre ruban lors de son utilisation, un cran a été prévu pour en stopper la course. Et c'est toute l'ingéniosité supplémentaire de l'outil

qui ne se contente pas d'être enroulé pour être rangé, mais offre aussi la possibilité d'en laisser une certaine mesure de lui-même à l'extérieur, par exemple seulement un mètre cinquante sur trois puisque ce mètre ne fait que trois mètres. Il en existe de plus courts, de plus fins, de plus longs et plus ils sont lourds et longs et plus ils sont prisés. Je ne pense pas qu'il existe de mètres rubans de luxe qui seraient sertis d'une manière ou d'une autre. C'est un outil de terrain avant tout : de la tringle à rideau aux plinthes, à l'encadrement d'une porte, de la découpe d'un tasseau, d'une distance entre deux piquets, de l'ajustement entre deux pieds de lit. Pour le tour de taille il a été préféré un mètre ruban souple dit de couturière, car ce mètre ruban est trop raide pour entourer, pour enlacer.

Elle est le personnage principal. C'est une porte. Elle est blanche. Elle ouvrait sur une pièce supplémentaire qui aujourd'hui n'existe plus. Les murs qui l'entouraient ont été détruits.

Habiter pour la première fois une maison avec un jardin.

Habiter pour la première fois un jardin en réalité.

Habiter pour la première fois un arbre plus que la maison elle-même, bien que jamais grimpé sur cet arbre.

Y poser une cabane,

y avoir déjà pensé.

Rassembler des planches qui ne servent plus à rien en se disant qu'elles seraient bien là, en cabane, dans l'arbre, pour habiter la cime.

Habiter le jardin et s'apercevoir que je n'habite rien, en réalité. Que les spontanées l'occupent mieux que la table et les trois chaises.

Trouver la manière d'habiter sous le vieux prunier parce que le soleil s'y couche.

Habiter la lumière du soleil à une heure matinale, entrer par la porte ouverte, traverser les vitres des fenêtres.

Habiter dans l'étroite ligne d'un trait de pluie, s'étaler sur le seuil.

Avant de venir ici, j'ai habité une maison au toit rouge à l'aquarelle, dans un cadre, sous verre.

Habiter une fraise en la croquant et s'apercevoir que de ne pas avoir de fraise dans le potager c'est peut-être ne pas avoir réussi à habiter.

L'art d'habiter un lieu que l'on habiterais comme on le ferait chez quelqu'un d'autre. Regarder par les fenêtres et avoir la sensation d'être invité.

Être son hôte. S'accueillir. S'habiter.

Il n'y a plus que le silence. Tous les bruits extérieurs se taisent, tombent en arrière-plan quand le rossignol philomèle chante : volutes et cascades.

Le Liondent d'automne

Ce matin s'ouvre le Liondent d'automne, une fleur jaune à longue tige que l'on confond parfois avec le pissenlit. Elle se refermera dans la soirée quand viendra l'obscurité d'un soir d'été, un glissement plus lent vers la nuit, avant le noir, toute une gamme de bleu pénétrant la solitude de l'ombre. Dans le même pot, un pot au lait miroir déformant, deux longues roses rouges dressent leur tête, de ces roses sans épine que l'on trouve chez un fleuriste et que l'on vous offre sur scène sous les applaudissements. Errer dans les couloirs du théâtre, traverser la salle maintenant vide, des programmes et autres restes des passages sur les chaises. Se distordent les formes entrevues, fugitives, de visages, de corps, d'émotions, de présences.

La scène, balayée.

Comme Franz Kafka le quatre octobre mille neuf cent onze au soir, je suis installé sur mon canapé dans un début d'obscurité enveloppante. Une nouvelle lumière obscurcissante éclaire tout ce qui dans la pleine révélation du jour tendait à s'effacer. Les objets qui il y a encore quelques minutes étaient entiers, lentement se décomposent. L'accoudoir du fauteuil résiste à l'enveloppement et se détache du reste comme si des mains lumineuses y étaient encore posées. Et tandis que cette réminiscence disparaît, le miroir rond au mur se creuse tel un tunnel, mon visage sans détail. La lumière de la cuisine s'étale par la porte jusqu'à un certain point, pas au delà du milieu de la pièce, elle est retenue par un bloc noir dans laquelle elle tente de s'immiscer. Un rectangle jaune dans le miroir. Dans le métro entre Saint-Marcel et la Gare d'Austerlitz, sortie éclatante du tunnel.

Comme un jour de pluie

Elle est le personnage principal. C'est une porte. Elle est blanche. Elle ouvrait sur une pièce supplémentaire qui aujourd'hui n'existe plus. Les murs qui l'entouraient ont été détruits. Cependant une porte sans murs peut avoir une existence. Ceci est une porte. Un simple trait de crayon au sol ou un rideau tiré entre deux piquets n'auraient jamais eu le pouvoir d'incarnation de cette porte bien réelle

La pièce où vient d'entrer les deux personnages est une petite chambre avec son lit au milieu et une table de chevet. Le lit est défait, une couette recouverte d'une housse à motifs bleus retombe sur le sol comme un peintre installe un drapé dans une scène de nature morte. Contre le mur, il y a un tableau, un paysage simple, sa présence semble plus importante que ce qu'il représente. Au sol est un tapis en guise de descente de lit, il y a aussi là une paire de chaussures et des mules alignées les unes à côté des autres avec soin comme si l'un des personnages avait quatre pieds. Un peu en retrait dans le même espace, sur le côté gauche de la chambre, un homme

assez grand se tient debout. Ni lui ni les deux personnages ne se regardent ou n'interagissent. Entre eux est une porte. Une porte sans murs. Une simple porte blanche dans un encadré, maintenue au sol de chaque côté par deux trépieds. Mais il n'y a pas de murs qui prolonge cette porte. Elle tient ainsi au centre et peut faire penser à un échafaud. L'un des personnages assis sur le lit après avoir marmonné quelques mots se lève et se dirige vers la porte avant d'être retenu par le personnage resté assis sur le li, elle lui conseille de faire attention. Il s'approche de la porte lentement, tend l'oreille ; l'homme derrière la porte se retourne et du poing prêt à frapper quand l'autre ouvre la porte jusqu'à ce qu'elle ne soit plus de profil, mais de face. De chaque côté de l'encadré maintenant vide, leurs deux profils devant la porte ouverte se font face. Le premier dit à l'autre : *monsieur, vous ne pouvez pas rester là, c'est une propriété privée.*

Le jeune personnage que n'importe quel acteur jeune peut incarner descend comme chaque matin la rue qui longe le cimetière et cette rue existe toujours, s'y rendre pour repérage pour mieux appréhender ce qui s'échafaude dans sa tête depuis plusieurs matins, depuis qu'il est entré chez ce grand cimentier au service logistique des transports en sac ou en vrac : le bureau, les bons de commande, les tournées des camions pour la journée, la secrétaire qui le prend pour un enfant et lui explique comment remplir les documents de livraisons avec concision en articulant chaque mot comme s'il parlait une langue étrangère, la rue le long du cimetière chaque matin jonchée de toutes ses réflexions, de ses débris qu'il frappe du pied, un but à marquer jusqu'à l'arrêt du bus cent quatre-vingt-deux qu'il voit arriver lentement puis s'arrêter devant lui, les portes s'ouvrent, il fait signe au chauffeur qu'il ne montera pas, les portes se referment, le bus passe, et il rit intérieurement, il a peut-être en dernier recours une excuse : le bus vient de le rater, il a déjà fait le coup une fois alors qu'il était encore au lycée, les

conseillères d'éducation n'avaient pas ri, agacées que l'un d'entre eux s'échappe, les personnes assises dans le bus le regardent curieusement planté sur le trottoir, il voit les choses ainsi, tout juste les passagers sont-ils certainement surpris qu'il ne monte pas dans le bus au moment où celui-ci s'arrête, et qu'il décide de ne pas y monter et d'aller tout de suite dans une agence de voyages prendre un billet d'avion pour Madrid, sa décision est prise bien qu'il n'a pas encore touché sa paie et n'a pas un sou pour se payer les billets, il tente d'expliquer à l'employée de l'agence qu'il sera payé en fin de semaine et celle-ci marque une hésitation avant de poursuivre la vente des billets, alors il ment : sa tante très aimée et très âgée n'en a plus pour longtemps donc il doit partir le lendemain pour Madrid, l'employée de l'agence qui en fait en est la patronne semble le croire puis aussitôt se ravise et demande une copie de sa carte d'identité avant de dire : vous paierez à votre retour, il sent alors, non pas, qu'il a gagné, mais seulement qu'il peut partir, que le moment de tension c'est décompressé en un instant, que cette femme n'est certainement pas idiote et qu'elle a bien compris, peut-être même que le matin elle a envie de partir elle aussi loin d'ici, cela il se le dira en fait bien des années plus tard, les seuls évè-

nements qui comptent ce jour-là sont qu'il puisse partir : qu'il obtienne des billets pour Madrid, qu'il remonte le cimetière par son allée centrale jusque chez lui, que vers une heure du matin il est prit d'une angoisse terrible, il se surprend à douter, il fait peut-être un mauvais choix, il a peur comme s'il allait mourir, se tord les mains, tourne en rond, il voit un trou béant et sombre s'ouvrir devant lui qui s'illumine quand enfin il annonce qu'il part dans quelques heures pour Madrid, qu'il faut l'accompagner à l'aéroport, si c'est possible ajoute-t'il au milieu des questions, qu'il parte enfin avec son père dès l'aube pour l'aéroport, au moment de se dire au revoir son père pleure.

Il lui ressemble certainement. Il doit bien avoir quelques traits dans son visage extrait du sien. Ne voit-on pas sur certaines photographies la petite dernière ressembler trait pour trait à la vieille tante éloignée, particulièrement sur cette photo de mariage qui a plus d'un siècle, comme si elle avait été déjà là, ce jour-là. Le même sourire, la même tenue du corps, la jambe en avant, une main sur la hanche droite. C'est troublant de voir de tels traits passer à travers le temps jusqu'à une reconstitution parfaite. Il n'a pas de photographie d'elle. Les plus récentes qui pourraient le mettre sur la piste sont celles de sa fille, à plus de cent ans d'ici.

Marie Celina, numéro 4188 dans le registre de Réception des Enfants de la Patrie. Céline sa mère a trente-deux ans. Elle accouche sous le numéro d'admission des mères 3496. Le 27 mars 1816, Céline naît sous le numéro 1471. À l'âge de trente-deux ans, elle est femme de ménage. Elle habite à Paris. Elle porte, et le relevé du commissaire de police du 9^e arrondissement le déclare à la plume sur du papier de coton épais : une chemise, une brassière en coton à carreaux vert et jaune, un fichu d'Indienne de fond blanc, une couche, un linge de laine vert. Le document mentionne une note. L'enfant numéro 1471, Ferdinand Jean Marie est envoyé aux vénériens le 31 juillet 1818, rentré le 16 juin 1819, sevré le 29 juin 1819. Un enfant tousse de l'autre côté de la cloison. Le meneur Devisme emmène l'enfant le 31 mars 1816 chez Madeleine Marquant, femme de Jean-Baptiste Pruvot à Oisemont dans la somme. L'index repousse une poussière du clavier de l'ordinateur, un grain de sable noir. Céline est emmenée par Dame Echenoz sage-femme au matin depuis le 13 rue Rochechouart jus-

qu'au poste de police. Sous le numéro 3496, a 32 ans, elle accouche d'une petite fille à qui elle donne le nom de Marie Céline le 27 novembre 1848. Le numéro 665 pérennise l'évènement dans les registres de l'état civil du 12e arrondissement ancien. Elle meurt à 73 ans à l'Hospice des vieillards de Pontoise. L'année 1816 est une année sans hiver, plusieurs émeutes dans le pays pour faire baisser le prix du grain. La participation à midi en France hexagonale s'élève à 25,9 %. Une réunion à l'Élysée quelques minutes avant les résultats. Elle n'a pas encore 57 ans le jour de son mariage avec Jean-François Poulain, lequel mort six mois avant son épouse est déclaré veuf alors que Céline n'est pas encore morte. Le 4 novembre 1848, la constitution est adoptée, le président de la République est nommé pour 4 ans au suffrage universel masculin et n'est pas immédiatement rééligible. Sous le numéro 3496, Céline Marqué accouche au huitième mois et sort le 5 décembre 1848 laissant sa fille Marie Céline sous le numéro 3205. Accompagnée du meneur Devisme Marie Céline est âgée de 5 jours lorsqu'elle prend le numéro 4187 d'ordre de destination pour Châteaudun. Le Doigt clique sur le curseur : loupe 3205. Emile Zola écrit La Terre dans une chambre à Cloyes-sur-le-loir. Céline a 48 ans

quand sa fille en revient et s'installe à Paris. Le père de Jean François Poulain a été condamné à mort pour avoir tenté d'assassiner son épouse à coup de revolver. Céline Marqué est décédée sous le numéro 348, le 8 décembre 1889. Elle est née sous le numéro 1474 et non 1471.

Je n'aime pas conduire la nuit J'en parlais encore
au diner Avant de partir Les phares d'un camion
rouge s'approchent de plus en plus pour coller au
pare-brise Décélérer Deux phares blancs dans le
rétroviseur gauche injonction à rester sur ma ligne à
m'approcher des phares rouges Jusqu'à ne plus
avoir de vitesse À se dégonfler. La sortie n'est plus
très loin. Doubler le camion serait la rater S'incliner
Sur son siège dans le noir devant plus gros que soi
Les lignes blanches de chaque côté entrent sous le
capot Au fond de la rétine même Regarder dans le
noir à gauche pour rétablir le champ de vision Ten-
sions d'éveil forcé Épilepsie Se redresser sur son
siège plus que quelques kilomètres à parcourir soit
une vingtaine de minutes La voix de Waze dans
l'habitacle caisse de résonance entre deux analyses
politiques sur France Info Le clignotant et ralentir
brusquement L'atterrissage d'un avion de cent
vingt kilomètres heure à trente sur une si courte dis-
tance et les arbres à droite qui clignotent Du sombre
et du orange Tempo Battements du cœur ralentissent
Le noir s'épaissit plus personne pour s'éclairer Plus

personne pour repère Juste le bas-côté creux devant
l'aplat noir des champs Horizontales se redressent
et deviennent des murs d'enceinte Des murailles de
nuit Au milieu une route et sa ligne blanche le véhi-
cule à sa droite Plein Phare Des insectes Des
spectres Des chats aux yeux luisant se retournent et
s'enfoncent dans la muraille Dans quelques anfrac-
tuosités passagères Dans la nuit la ligne blanche
d'un stop À droite et à gauche un vide sidéral.

Le portrait de Marcel Proust tout en camaïeu ocre
à l'encre auto réfléchissante sur un panneau dit *mar-*
ron planté au bord de l'autoroute. Il fait obligatoi-
rement trois mètres sur six.

Il y a des lieux où l'on arrive toujours de nuit. Chennai par exemple. Savoir que l'on arrive par les parfums étranges qui vous assaillent dès la sortie de l'avion : des pneus brûlés et du jasmin. Autour du taxi en route pour un hôtel des informations qui se contentent d'entrer par je ne sais quelle porte du cerveau et que le jour suivant viendra confirmer. Des lumières et des ombres se superposent : les humains, les végétaux, les bâtiments se confondent. Ne plus savoir ce qui se meut ou pas. Il faudrait immédiatement prendre le temps de s'arrêter pour voir le visage d'un homme s'éclairer en allumant sa cigarette avec le bout d'une corde ; un nuage laiteux de fumée monte vers une ampoule électrique au dessus d'une marmite. Demain il fera jour.

Il y a des lieux que l'on trouve moche au premier abord. Douarnenez. Cette rue que l'on remonte après avoir laissé la voiture au parking. Une rue déserte. Puis cela devient beau :

21000 MORTS SURTOUT BONNE ANNÉE
VIVE LES LESBIEN.NES
TRANS
REVOLUTION à la bombe rouge.
ALL CAPITALISTS ARE BASTARDS
LE SPECTRE TE DONNE RDV

La signalisation au sol de lignes triangulaires jaunes comme on en voit devant les abris de bus portent le regard sur ce bâtiment austère blanc peint d'une ligne verte sur toute sa longueur. le premier nom de rue juste au croisement : rue Louise Michel

LA MISERE N'EST PAS UN PROBLEME
PERSONNEL

C'EST UN DELIT PUBLIQUE

Sur un immeuble en demi triangle des années cinquante :

ON ADORE LES MIGRAN un coeur rouge termine la phrase au-dessus d'une grille sordide.

VIVE LES IMMIGRÉ.ES

RN=NAZI=CACA

Autour de ce centre, la ville se déploie, belle, fractale.

C'est fait, ce n'est plus à faire

« C'est fait, ce n'est plus à faire » se prononce d'un trait, mais pas toujours. On l'emploie couramment sans la négation et sans virgule. Après une grande inspiration, sur une profonde expiration à flot continu dire le plus simplement du monde : « c'est fait c'est plus à faire ». Dans certaines variantes on y ajoute le mot « voilà » comme une sorte de préfixe : « Voilà. C'est fait c'est plus à faire » notamment quand une personne vient de remplir sa déclaration d'impôt. L'expression peut-être accompagnée d'un clap des mains ou d'un geste ponctuant la fermeture de son ordinateur. Et pourquoi ne pas se lever d'un bond et s'étirer.

« C'est fait, ce n'est plus à faire », se dit-il en débarrassant la table après le déjeuner. Sous-entendue, après un repas de plus, la machine a son carburant, passons à autre chose. Manger peut s'avérer une perte de temps.

Monsieur, je vous prie de trouver ci-joint... en vous remerciant, bien cordialement. Envoyer. Un coup de l'index sur la touche Entrée... et... c'est

bien parti. « C'est fait, ce n'est plus à faire ». Maintenant, la vraie vie commence, par où commencer.

Un vendredi soir ou n'importe quel dernier jour de travail de la semaine, avoir le sentiment d'avoir terminé son humble journée et se dire une fois de plus : « Voilà, c'est fait, ce n'est plus à faire ».

Il existe des situations dans lesquelles le « c'est fait, ce n'est plus à faire » est sciemment prononcé pour en rire, par exemple après un bon moment passé, il s'agit d'exprimer un mélange de fatalisme, « voilà, c'est fini », et une invitation à le refaire, mais différemment, car c'est censé être toujours la première fois.

Le « c'est fait, ce n'est plus à faire », est un signe de bonne santé. Il est prononcé spontanément après un examen médical dont le résultat est rassurant ou une petite intervention chirurgicale réussie. Cela veut alors dire : la vie continue.

« Êtes-vous heureux ? »

« Êtes-vous heureux ? »... Le silence qui s'installe en guise de tentative de réponse est un gouffre... un de ses trous que l'acteur redoute sur scène... « Êtes-vous heureux ? »... La théorie de la relativité générale... vient de s'être posé la question... un des convives entre le plateau de fromages et le dessert, resservi de bon vin, levant son verre à l'assemblée pose la question « Êtes-vous heureux ? »... Tout un... chacun... se creuse les méninges et ne peut répondre à une telle question... en adoptant un point de vue relatif... Le propre de la question « Êtes-vous heureux ? » est de pousser à une réponse immédiate... Il serait bien commode de répondre instantanément par « oui »... ou par « non »... mais selon quel point de vue ?... « Êtes-vous heureux ? »... Il ne suffit pas de penser immédiatement que « non »... ou que « oui »... Cela demande réflexion... La question « Êtes-vous heureux ? » n'a pas l'heur de plaire... Une interrogation simple entraînant une réflexion des plus complexe... bien qu'avoir répondu « oui »... ou « non »... elle n'en demeure pas moins collante...

Vous avez beau tourner le dos et vous éloigner en fanfaronnant « oui »... en hoquetant « non »... « Êtes-vous heureux ? » s'accroche... la réponse n'en est jamais définitive... « Suis-je heureux ? »... « Dis-moi, penses-tu que je suis heureux ? »... on vous a jeté un sort.

Six rangées de danseurs et danseuses vêtus d'un pantalon noir et d'une longue tunique blanche font des mouvements saccadés, une sorte d'art martial sous un immense enneagramme. La musique au piano est de Gurdjief.

Dans un cadre en bois, les pièces du puzzle ont été collées sur un fond contre plaqué fin. Deux mille cinq cents pièces, les montres molles de Salvador Dali.

Il est assis devant la table, ou plutôt gesticule. Et il parle et il parle de tout et de rien, une improvisation de tout qui a fini par se mélanger. Comme il gesticule, les mots s'emmêlent, cela tombe bien puisqu'il s'agit de voyages, d'ailleurs, d'abstraction, un tel sujet ne se prête pas à l'immobilisme. Ne peut-on parler autrement de voyages, autrement qu'en mouvement. Ne plus bouger. Non, non, non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Alors il s'excuse de monopoliser la conversation et prête l'oreille de temps en temps, revient en arrière dans la conversation en reprenant ce que l'autre disait comme si ce qu'il avait dit, là, quelques minutes plus tôt avait enfin atteint son cerveau, était entré au milieu de sa propre conversation tampon, au centre de son voyage échappatoire.

Et ce débit et cette agitation, il est surpris et ne sait comment les pénétrer. Il regarde droit devant lui, en direction du jardin et tente parfois d'entrer dans le monologue. La muraille est solide, mais pas imprenable. Il n'y a rien à prendre. Devant la défen-

sive, il se surprend à penser la tenue d'un siège. Il pose une question peinture.

La peinture vint rompre la mobilité des paysages lointains. Il cherche tout en continuant ce qu'il était en train de développer. La peinture pas tout de suite. J'ai entendu, j'y reviendrais, murmure. Il est lancé sur son radeau de fortune, emporté par le courant.

Il fixe l'horizon dans l'encadré de la fenêtre. Un horizon tout proche. La haie séparant le jardin de l'extérieur. Penser à la manière de la tailler ou se laisser embarquer entre vents et rochers.

Et la peinture, il parle et suit le cours des mots qui se déversent sans discontinuer, il y est question d'illusion parfaite.

Au fond, il ne lui souhaite que de tomber sur des personnes bienveillantes ou bien ce monologue l'ennuie. Oui, c'est le mot. Il ne sait pas.

Le rideau s'est ouvert sur son trac, il meuble malgré lui. Il empoigne l'air tout autour. Ses mains lissent la table, déplacent des dossiers invisibles. Classer. Qu'en serait-il de la rencontre de deux

écoutants. Du silence. Émission Réception. Réception Émission. Un phare dans la nuit, une ampoule autour de laquelle tourne un insecte, une année en Espagne, il était encore un enfant, « des milliers d'insectes jaunes tournoyaient ainsi autour d'ampoules électriques au bord du Rio, le lendemain, il y avait des tas de ces insectes, ils étaient tous morts ». « Ce jaune qu'avait leur abdomen ». N'était-il pas question de peinture.

Dans l'encadré de la fenêtre, l'hortensia. Et s'il s'était assis à sa place sur la chaise face au mur et lui avait laissé la vue sur le jardin.

Le dimanche 23 juin 1940, au matin dans un café de Camaret, nous apprenons la terrible nouvelle, l'horreur de ce qui est arrivé. Avant hier, vendredi, il faisait chaud, je suis monté rendre visite à Monsieur Saint-Pol, là-haut dans son manoir qu'il aimait tant. Ce lieu me plaît beaucoup aussi et je prend souvent mon temps à regarder les alignements mégalithiques avant d'emprunter le chemin jusqu'à la porte. Le manoir flanqué de ses huit tourelles m'impressionne toujours et j'avance timidement jusqu'au perron, deux colonnes surmontées d'un grand triangle au milieu duquel est une rosace rappelant les chapelles de la région, si bien que l'on ne sait pas si l'on entre dans une église ou un temple, ou peut-être les deux. La maison peut paraître grandiose, mais quelque chose dès son approche force à l'humilité. J'y reconnais les traits de caractère de la famille Roux, leur accueil, leur générosité et cette entrée me dit de laisser à l'extérieur tout ce qui pourrait rompre la paix et la foi qui l'habitent. Rose ouvre la porte et me dit bonjour, un de ces bonjours maternels.

J'entre et aussitôt derrière, Monsieur Saint-Pol est là debout comme s'il avait voulu ouvrir la porte avant Rose, mais n'en avait pas eu le temps, il allait avoir quatre-vingts ans tout de même. Il est grand, il porte une barbe broussailleuse et des cheveux qui retombent en dessous des oreilles de telle sorte qu'on croirait qu'il porte un bonnet, le tout donne à son visage une force apaisante bien que la forme de son nez soit taillé par le Kornog et que ses petites pupilles sombres dans ses larges yeux vous transperce aussitôt. Il me salue chaleureusement et m'invite à passer dans la salle à manger, nous allons prendre le café. Le chien vient à ma rencontre, pose ses deux pattes sur la poitrine. Monsieur Saint-Pol le rabroue gentiment, il n'aime guère qu'il se jette ainsi sur les invités tout comme il ne tolère pas qu'on lui donne du gâteau à table ou quoi que ce soit d'autre. La salle à manger est très belle avec ses gros meubles rustiques bretons, le vaisselier et le portrait de Monsieur Saint-Pol lui-même au milieu de paon, coq, corbeaux et tournesol. Le portrait est signé Mary Periou, 1923. Comment pouvait-on avoir son portrait accroché au mur chez soi. Il y a aussi des tableaux de ce peintre qui a perdu la vue à la guerre de 14 et dont je ne me rappelle jamais le nom. Je m'approche de l'un d'eux pendant que

Rose revient de la cuisine avec le café : Lemordant, Julien Lemordant. Je sert les dents pour m'en souvenir une bonne fois pour toutes. Monsieur Saint-Pol s'est assis en bout de table dans un des fauteuils en osier et je m'assois à côté. Ses larges mains tachetées saisissent la cafetière... et il me sert... puis se verse le café odorant. Derrière lui par la fenêtre, le versant magnifique, tapissé d'immortelles, descend jusqu'à l'océan. Divine la fille de Monsieur Pol est assise là sur un rocher. Un goéland est posé sur sa main comme ces rapaces sur celle du fauconnier. « C'est Thalasso, l'oiseau de tempête de Divine »... les gros sourcils s'agitent... Nous sommes tous préoccupés par la tournure de la guerre... sur la table l'Ouest Eclair titre : *La réponse du Reich est prête*... « Elle les aime, ses oiseaux de tempête »... « Elle est un oiseau de tempête elle-même, cela ne fait aucun doute »... Il lève les bras et dit incantatoire : « Lieu d'arrivée, lieu de départ, l'on arrive, l'on part, tout est pareil dans la nature, sinon que par-dessus le glas, les goélands... ». Il demande ensuite des nouvelles de ma famille.

Table des matières

Scanner de la région abdominale.

Échographie du rein gauche

Oublier son reflex en voyage

Avoir toujours un appareil photo sur soi

« Ce n'est pas la même chose »

Miroir miroir

Une photo trafiquée ça n'existe pas

Photo satellite d'une dépression orageuse

Rien ne se cache

Photo de la planète Terre vue de l'extérieur.

« Quand était-ce ? »

l'homme de ma vie tombé à l'instant dans mes bras, c'est la nuit dans ce bar du Marais à Paris, le Mixer, son visage rit illuminé par le néon sous le zinc du comptoir

de dos, deux jeunes militaires en permission, debout, chacun devant un urinoir, le visage de l'un, de profil, tourné vers l'autre, regarde vers le bas, le mur du fond est kaki

un homme nu, n'ayant gardé que ses chaussettes a de très longues jambes vues d'ici, il est assis sur le lit, adossé à plusieurs oreillers, concentré sur son ouvrage de couture, des pièces de tissus rouges qu'il assemble les unes aux autres

deux enfants, l'un portant fièrement une panoplie de cow-boy, chemise à carreaux, gilet et grand chapeau, un colt à la main, l'autre vêtu d'une robe d'Indienne, un turban piqué d'une plume sur une perruque de cheveux longs et noirs, sourient devant un sapin de Noël

elle est assise comme un chêne, le large fauteuil est monté sur une petite estrade en bois, à porté de main, sa canne, objet intouchable a la couleur des pois cassés, elle porte un grand tablier fleuri, ses jambes gonflées dans des bas de contention

le taureau puissant agonise blessé sous le porche de la cathédrale Santa Maria de la Annuncion à Corria, la tour du clocher lézardée, les anges de pierre immobiles, le taureau saigne

un paysage dans sa totalité comme il peut être vu par des yeux humains, du coin de l'œil gauche jusqu'au coin de l'œil droit, le vertige de la descente vers la mer, une route sinueuse

Je pensais ne pas avoir de photo de toi, mais en fouillant dans le grenier quelques archives lointaines je suis tombé sur cette photographie prise sur la plage dans la baie de Plum en Nouvelle-Calédonie. Un jeune soldat en uniforme, treillis, veste à poche serrée à la taille par une large ceinture, les manches relevées jusqu'au-dessus des coudes, le béret bleu sur la tête, un peu en arrière parce qu'il fait trop chaud pour le garder jusque sur le front l'écusson non aligné au-dessus du sourcil droit. Un moment de détente entre deux exercices, où l'on peut se permettre de déhancher le temps d'une photo. Tu en as fait une presque identique de moi. Tu souris, nous venions certainement de nous marrer à propos d'une connerie. Ces deux photos se confondent, le même décor, la même posture, les sourires, il n'y a que les visages qui changent.

Je tenais à te dire que je pense parfois à toi, une pensée forte, une sorte de sentiment de culpabilité, un serrement et j'insiste que je ne savais pas que j'avais une photo de toi et cela m'a presque soulagé d'en avoir une, cela m'a permis de me défaire de ce sentiment de culpabilité, si on peut l'appeler ainsi. Sans crier gare, un jour est remonté ce souvenir comme une étreinte de laquelle on se débat. Un jour tu as voulu m'embrasser, je t'ai repoussé. Tu n'y as peut-être jamais repensé depuis. Peut-être que toi aussi tu as retrouvé la photo et puis voilà.

Notes sur Sébastien (1)

Je pensais ne pas avoir de photo de toi, mais en fouillant dans le grenier quelques archives lointaines (2) je suis tombé sur cette photographie prise sur la plage dans la baie de Plum (3) en Nouvelle-Calédonie (4). Un jeune soldat en uniforme, treillis, veste à poche serrée à la taille par une large ceinture, les manches relevées jusqu'au-dessus des coudes, le béret bleu sur la tête, un peu en arrière parce qu'il fait trop chaud pour le garder jusque sur le front l'écusson (5) non aligné au-dessus du sourcil droit (6). Un moment de détente entre deux exercices (7), où l'on peut se permettre de déhancher le temps d'une photo. Tu en as fait une presque identique de moi. Tu souris, nous venions certainement de nous marrer à propos d'une connerie. Ces deux photos se confondent, le même décor, la même posture, les sourires, il n'y a que les visages qui changent (8).

Je tenais à te dire que je pense parfois à toi (9), une pensée forte, une sorte de sentiment de culpabilité, un serrement et j'insiste que je ne savais pas que j'avais une photo de toi et cela m'a presque soulagé d'en avoir une, cela m'a permis de me débarrasser de ce sentiment de culpabilité, si on peut l'appeler ainsi (10). Sans crier gare, un jour est remonté ce souvenir comme une étreinte de laquelle on se débat. Un jour tu as voulu m'embrasser, je t'ai repoussé (11). Tu n'y as peut-être jamais repensé depuis (12). Peut-être que toi aussi tu as retrouvé la photo et puis voilà (13).

(1) Je n'ai qu'un souvenir lointain du prénom de ce jeune soldat bien que nous nous soyons fréquentés plusieurs mois. J'en suis presque certain, mais pas entièrement. En titrant le texte, et après-coup, je pense à l'une des icônes homosexuelles : Saint-Sébastien. Chrétien, ce jeune centurion est condamné par l'empereur Dioclétien à être enchaîné à un poteau et à être percé de flèches. Voir le film *Sebastiane* de Dereck Jarman.

(2) il y a, dans mon grenier un carton comportant des photographies et divers documents se rapportant à cette époque. On y trouve aussi des archives familiales, des coupures de journaux de mes arrière-grands-parents, quelques objets relatifs à mon passé bouddhiste.

(3) Plum est un village de la région du Mont-Dore en Nouvelle-Calédonie se situant à une vingtaine de kilomètres de Nouméa sa capitale. La baie de Plum est magnifique, une longue plage bordée de pins endémiques. La terre orange recouvre le sol jusqu'au sable clair de la baie. Une plante particulière y pousse en rang serré : une sensitive qui dès qu'on la touche se referme. Lors des derniers événements survenus en Nouvelle-Calédonie suite à l'intention du gouvernement français de réformer le corps électoral, des affrontements ont eu lieu et une

personne a été tuée à Plum. Le Régiment d'Infanterie de Marine du Pacifique de Nouvelle-Calédonie est basé à Plum, constitué d'un bataillon de six cents hommes, il assure les missions traditionnelles outre-mer de souveraineté, de présence, d'entraînement et de projection des forces, ainsi que le secours comme décrit sur le site du ministère des armées. Nous y faisons notre service militaire, obligatoire pour tous les hommes âgés de dix-huit ans et plus, obligation suspendue par la loi du 28 octobre 1997

(4) <https://fr.wikipedia.org/wiki/Nouvelle-Calédonie>.

J'aimerais ajouter ma propre page à cet article Wikipedia afin d'y décrire l'accueil formidable qui m'a été fait, particulièrement par les Kanaks, Wallisiens et Futuniens. C'est au sein d'une famille wallisienne que je fais vraiment connaissance avec Sébastien.

(5) *L'écusson est une broche accrochée au béret bleu marine des troupes d'infanterie, il représente une ancre de marine et une partie de son cordage dans un cercle, le tout doré. Ce n'est pas un écusson, on appelle cette broche un insigne de béret ou un tricorne, certainement relatif à l'ancienne coiffe militaire.*

(6) *L'insigne doit être strictement porté de cette manière, sur le front au-dessus de l'œil droit. Il existe certaines variantes dans d'autres corps d'armée ou il peut être porté au centre du front. Plus un béret était serré et petit et plus cela démontrait une longévité et une expérience dans le régiment. Ce qui forçait à le porter de plus en plus en avant de la tête. Les durs aimaient avoir l'insigne directement sur l'arcade sourcilière, les nouveaux le posaient précisément à deux doigts au-dessus du sourcil, sur la partie bombée du front.*

(7) *Les exercices étaient nombreux et divers. Des entraînements dits commandos pouvaient s'étaler sur quinze jours sur une étendue d'une centaine de kilomètres parcourus essentiellement à pied, parfois en camion de troupes, en bateau... nettoyages divers et variés, travaux de peinture, déblaiement de routes...*

(8) *Sébastien a un visage doux et fin bien que les conditions particulières sur place aient tendance à en durcir les traits.*

(9) *Nous sommes plus de trente ans plus tard.*

(10) *Il emploie volontairement ce qu'il ressent de cette manière, car il ne saurait dire, décrire ce qu'il se passe en lui, une sorte de blessure personnelle.*

(11) *C'est un soir de permission après une journée passée à la rivière avec la famille Tokotuu. Rentrés à Nouméa, ils passent la soirée au café de Paris, place des cocotiers. Ils avaient bien bu. La scène se déroule dans les toilettes. La manière dont le narrateur a repoussé son camarade était un peu musclée et il n'y avait aucune raison pour qu'il refuse bien au contraire, mais l'acceptation des homosexuels dans l'armée et au sein de la société même l'a contraint à ce geste. Ou bien un geste envers lui-même devant la difficulté de s'accepter.*

(12) *Il est conscient au contraire qu'il a blessé son camarade et qu'il s'est blessé lui-même sur l'instant... et à postériori en ce qui le concerne puisqu'ils ne se sont jamais revus.*

(13) *Ils ont tous deux un exemplaire des deux photos. Ils sont allés les faire développer ensemble. Il a quitté la Nouvelle-Calédonie avant Sébastien.*

Paupières closes. Au premier regard. En y voyant de plus près : un mince filet, un interstice sur la lumière extérieure censée éclairer toutes choses. Est-ce une dernière résistance avant de complètement allumer l'intérieur de ce vaste monde enfoui dans les plus reculés territoire de feu et de glace. Paupières closes tressautent. La vie s'est éclairée de l'autre coté, plus de ce coté ci, ici et là-bas, tous jours s'effacent dans les petites pièces imbriquées d'un élan subterfuge à coller sur le bout des doigts quand dehors loin un chien aboie dans le silence de l'extérieur, au-delà du noir de la chambre, au-delà de la nuit tombée, les muscles s'étalent, se répandent, filet de bave. Tout se raccroche à ici en partant là-bas, les mots pensés ne trouvent plus le chemin qui leur est naturellement destiné, ils prennent d'autres routes et ne disent plus ce qu'ils doivent dire, des mots muscles se posent, coulent lentement, s'embrument, la phrase n'a plus de sens celle du texte à retenir s'échappe vers d'autres significations, c'est une autre construction qui s'impose, les doigts n'y peuvent rien, impossible de sai-

sir quoi que ce soit. Il n'y a plus que soi. La respiration douce, lente et régulière, quelques orages passent, le temps assidu du dehors s'élastique en dedans, tourne sur lui-même déjà une heure peut-être sept. Il se retourne brusquement la chevelure et le dos paisible, plat, une surface de vision invisible.

Il dort, rien à voir.

Il dort peut-être dans un détail.

Il dort, la position de sa tête sur l'oreiller.

Il dort, parfois un ronflement s'échappe entre deux respirations.

Les doigts du dormeur tremblent.

Les mots du dormeur ne sont plus que des sons, des bouts.

Est-ce la pluie qui remonte les parfums de la terre ou la terre humide qui sent ainsi ? Provoque un tel sentiment de bonheur ?

Les fleurs n'ont plus de parfums lorsqu'il pleut comme si elles ne voulaient pas les mouiller

Nul ne sait ce que les autres sentent de lui.

Un corps chaud exhale un parfum chaud. Un corps froid exhale un parfum froid et au-delà.

Y a-t-il comme pour les autres sens une distance limite à la perception des odeurs ? Les vents les rapportent comme des images lointaines. La force d'un son sera d'autant plus audible de loin, il en est de même pour les odeurs. Vraiment ?

Un cœur qui bat a une odeur et il en a une autre lorsqu'il ne bat plus.

Parfois se retourner quand un parfum familier dans une rue vide...

La révélation par la chaleur du poêle de la présence invisible de chaume au dessus du plafond.

La forme d'une grosse fleur parle de son parfum. Étonnement, elle ne sent rien. La couleur d'une

autre comme un appel et une consolation. Pas de parfum non plus. La nuit tombe.

Les odeurs craignent-elles la nuit ? Quelle est l'odeur de la nuit par rapport à celle du jour ?

La lumière du soir n'est pas celle de midi, c'est aussi valable pour les odeurs. Qu'éclairent donc les odeurs et parfums ? Un parfum est-il une odeur ? Les parfums sentent-ils meilleur ? Une bonne odeur est-elle un parfum ? Un parfum est-il nécessairement une combinaison heureuse d'odeurs ?

Nous finissons par sentir ce que l'on mange. Doit-on manger que ce qui a un bon parfum ? Et sentons-nous tous la même chose ? Les mots en exprimeront les différences, mais originellement le parfum est-il le même pour tous ? Il devrait y avoir autant de parfum qu'il y a de nez pour la même fleur au même instant. Deux nez sur la même fleur au même instant c'est possible, mais l'extraction du parfum n'est-elle pas faussée par la position du nez ? Existe-t'il des nez plus disposés à sentir le réel que d'autres ? Et qu'en est-il de la réalité d'un parfum ?

Nous ne pouvons toujours pas nous envoyer des odeurs et parfums sur les réseaux... « Ah, si. Avec quelle application ? »

Et il rit. Et son rire n'avait aucun lien avec sa voix lorsqu'il parlait, lorsque ses mots comme mâchés se traînaient à l'affût de ce rire tonitruant, extravagant que nous en étions presque gêné, un tout à coup, un coup de théâtre, un élan en dehors de l'espace convivial autour d'une table humble qui relevait davantage de la Cène que du carnavalesque diabolique sorti d'une boîte. L'assise de mon fauteuil en skaï grinçait et ma voisine murmura et une voix plus douce encore que celle qui m'avait surpris un peu plus tôt lorsque nous entrions et nous asseyions et dont les ondes passent encore en moi tant elle m'interroge : une apparence si dure pouvait émettre tant de suavité.

Le chat maneki-neko à l'énergie solaire balance son bras d'avant en arrière avec la précision d'un pendule à côté d'une plante verte.

Je n'aime pas conduire la nuit J'en parlais encore au diner Il aurait dû partir demain matin Pourquoi est-il parti en pleine nuit Il nous a bien dit qu'il n'aimais pas conduire la nuit Avant de partir Cela pourrait nous inquiéter On ne dit pas des choses pareilles Les phares d'un camion rouge s'approchent de plus en plus pour coller au pare-brise En espérant que ses phares sont bien ajustés parce que je lui ai redit des dizaines de fois de faire quelque chose Décélérer Deux phares blancs dans le rétroviseur gauche injonction à rester sur ma ligne à m'approcher des phares rouges Persuadé qu'ils s'inquiètent et ne seront pas couchés avant mon appel Jusqu'à ne plus avoir de vitesse À se dégonfler La sortie n'est plus très loin Il devrait être arrivé maintenant Pourquoi n'appelle-t-il pas Doubler le camion serait la rater S'incliner Sur son siège dans le noir devant plus gros que soi Les lignes blanches de chaque côté entrent sous le capot Il faut être patient tout va bien se passer Au fond de la rétine même Regarder dans le noir à gauche pour rétablir le champ de vision Tensions d'éveil forcé Épilepsie Se redresser

sur son siège plus que quelques kilomètres à parcourir soit une vingtaine de minutes La voix de Waze dans l'habitacle caisse de résonance entre deux analyses politiques sur France Info De toute façon il ne risque pas de se perdre en route Le cli-gnotant et ralentir brusquement L'atterrissage d'un avion de cent vingt kilomètres heure à trente sur une si courte distance et les arbres à droite qui cli-gnotent Du sombre et du orange Tempo Battements du cœur ralentissent Le noir s'épaissit plus personne pour s'éclairer Il faudrait peut-être éteindre la lumière et dormir Soit certain que je ne fermais pas l'œil tant qu'il n'aura pas appelé Plus personne pour repère Juste le bas-côté creux devant l'aplat noir des champs Horizontales se redressent et deviennent des murs d'enceinte Des murailles de nuit Au milieu une route et sa ligne blanche le véhicule à sa droite Plein Phare Des insectes Des spectres On pourrait au moins éteindre la télé Des chats aux yeux luisant se retournent et s'enfoncent dans la muraille Dans quelques anfractuosités passagères Tu pourrais aller te coucher Je te rejoindrais Dans la nuit la ligne blanche d'un stop À droite et à gauche un vide sidéral.

Version 21 juillet 2024

